

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Jean Chياما

Le 19 juin 2006

Discours de bienvenue du docteur Pierre Grimaldi, de l'Académie de Béarn

Rien ne me destinait, Monsieur, à vous accueillir aujourd'hui dans notre Académie de Béarn.

Mon ami Christian Desplat, prestigieux professeur émérite, aurait mieux que je ne saurais le faire, analysé votre œuvre historique. Votre collègue Pierre Peyré qui a mis toute

son influence pour vous avoir parmi nous aurait quelques titres pour vous recevoir.

Je ne connaissais qu'un nom : Jean Chiama (en langue corse « l'appel ») vice-président, animateur et pivot de l'AMOPA des Pyrénées Atlantiques, cette association qui regroupe les professeurs distingués et décorés par leur ministre.

Un article publié en novembre 2005 dans « Le Rotarien » revue française du Rotary International sur «Les fondements et l'identité de l'Europe » par le professeur d'histoire honoraire Jean Chiama « membre de l'Institut des relations internationales» habitant Lescar, l'ancienne Bénéarnum, chère à mon ami de toujours Denis Labau, son historien, m'ont désiré mieux vous connaître et présenter votre candidature, admise avec joie par notre président le docteur Guy Ebrard. Cela suffisait-il pour me donner les qualités voulues pour cette présentation au milieu de tant de personnalités de premier plan ?

Trois arguments ont joué en ma faveur :

1. Chacun le sait parmi nos confrères, aujourd'hui mardi 11 juillet 2006 est une de mes dernières manifestations publiques,

2. Entre Jean Chiama et moi, une identité de parcours intellectuel et spirituel,

3. Autre point commun entre nous deux, la solidarité corse. Nos familles sont originaires de cette terre de Balagne qui refusa toujours les pinzutti, nom commun désignant les corses de la côte d'origine pisane ou génoise trop effrayés pour se risquer en montagne et se heurter à ces hommes des hauteurs farouchement indépendants.

Vous êtes, Monsieur, cent pour cent corse, je n'en ai que le nom et un huitième de gênes. Palois de naissance mais non béarnais, j'ai l'honneur et la joie de vous présenter : entre l'existential et l'essentiel, l'un formant l'autre, on saisit la

richesse de votre personnalité, vos choix dans vos recherches.

Aussi nous pouvons essayer de broser à travers votre parcours, vos publications, vos études, votre action, votre portrait. Suivant les déplacements dus à la carrière militaire de votre père, vos trois frères aînés sont nés au Maroc où votre père participa à la guerre du Rif d'où votre intérêt d'historien et votre rôle de «conseiller de la commission marocaine d'histoire militaire».

Vous êtes né à Bordeaux le 20 mars 1937. Vous faites vos études au Lycée Michel Montaigne. Vous êtes un des animateurs de votre classe dans des domaines aussi divers que les tournois sportifs, l'éducation physique ou le catéchisme avec votre aumônier l'abbé Gouyon qui sera évêque de Pau, Lescar et Oloron avant de devenir archevêque de Rennes, membre du concile Vatican II et cardinal de la Sainte Eglise Romaine. C'était mon ami. La foi du Christ vous embrase, retrouvant celle de vos ancêtres. Vous êtes baptisé en l'église Saint Augustin de Bordeaux, tout un symbole. Vous voilà aspiré par cette spiritualité créatrice qui, de l'infiniment petit à l'infiniment grand au-delà du Cosmos et de l'espace temps nous fait, nous humains, cocréateurs et créatures du Dieu unique. Saint Augustin vous emporte dans son sillage. Vous en ferez plus tard le portrait pour le centième anniversaire de son église. Votre fonction de «conseiller pédagogique pour la formation des professeurs pour l'Aquitaine» ne vient-elle pas de cet appel de votre adolescence ?

L'affection de votre grand-mère et de votre mère vous marque pour toujours ainsi que ces vacances en Corse dans ce village de Cassano où restent leurs empreintes. Au détour d'une route abrupte, au flan de la montagne, dans un bouquet d'oliviers frémissant sous la tendresse du vent, voici votre village avec ses maisons de pierres blondes, aux toits

de tuiles romanes, frileusement serrées autour de son église comme la poule protégeant ses poussins.

Au loin la Méditerranée étend avec paresse ses eaux limpides et bleues aux reflets d'argent. Les cimes du Monte Grosso, sentinelle immobile, dressent leurs murailles brunes, austères, un peu tristes malgré le soleil qui chante. La Balagne, c'est son sol craquelé, tapissé d'herbes rousses, ivre de chaleur. Ce sont les genêts aux fleurs d'or voulant ravir à Phoebus sa lumière ou encore quelques géraniums roses ou rouges dont les tiges s'alanguissent jusqu'à caresser la terre. Ce sont ces souvenirs d'enfance et de jeunesse faits de parfums, d'odeurs, de couleurs, d'images et de tendresses d'un passé sans retour.

Votre cœur reste définitivement attaché à cette Balagne où les tombes de quelques-uns de vos ancêtres côtoient celles des Grimaldi, notamment à Cateri, près de San Antonio, haut lieu de pèlerinage.

Vous poursuivez vos études universitaires dans la cité d'Ausone, de Montaigne et de Montesquieu, en droit, sciences politiques, lettres, histoire et géographie.

Après votre mariage avec Lucienne, une basquaise de Labastide-Clairence, née à Hendaye, vous vous installez à Blaye en Gironde, protégée par sa citadelle de Vauban, pour commencer une «carrière dans l'administration hospitalière» interrompue par la maladie et une fragilité organique qui ne vous quittera plus.

Ce contact intermittent avec la maladie vous permet d'intérioriser votre foi, vos interrogations, votre sens des autres, votre écoute et de vous centrer sur l'essentiel dans son sens philosophique et religieux. Votre regard s'approfondit.

Mon ami de faculté bordelaise, Pierre Tucoo-Chala vous incite à choisir le professorat d'histoire, plutôt que de lettres.

Après un DEA d'histoire, vous passez le CAPES. L'agrégation, véritable épreuve de résistance physique, vous est interdite.

Vous serez «professeur d'histoire» au collège Simon Palay de Lescar, au Lycée Louis Barthou à Pau. Votre palmarès, l'ensemble de vos activités, livres, articles, conférences, jury littéraire, est impressionnant.

Nous avons tous les deux, dans des époques et des domaines différents, promus auprès des collèges et des lycées des concours littéraires d'éloquence où le respect de la langue française doit se plier à des valeurs morales avant de ciseler des formes, de se bercer de la musique des mots. Notre identité de vue n'est cependant pas totale : l'orthographe nous divise : peu m'importe que les mots soient vêtus d'oripeaux en lambeaux plutôt que d'étouffer dans le corselet étroit d'une syntaxe impeccable, pourvu qu'ils aient de la vie, qu'ils flamboient avec panache.

Vous savez d'emblée choisir dans vos études, vos conférences, des thèmes de réflexions majeures, des charnières de l'histoire aux changements de cap brutaux, comme votre ouvrage publié en collaboration aux Éditions du Seuil sur « L'histoire de la dissidence en URSS et dans les démocraties populaires de la mort de Staline en 1981 » dans le même esprit « Gorby or not Gorby 7 ans qui ont bouleversé le monde » ou encore « Les formes de dissidences en Europe de l'Est de 1953 à 1982 ».

Dans cette série, on peut comprendre vos travaux de Maîtrise sur « la presse paloise en 1947 », et de D.E.A., sur une Biographie de « René Billères » avec votre conférence pivot « Quarante ans déjà, quarante ans seulement » pour culminer avec : «Les fondements et l'identité de l'Europe». Esprit universel, dois-je, Monsieur, vous qualifier d'historien, d'ethnologue, de politologue, de philosophe. On m'a comparé, il y a bien longtemps à Ivan Illitch où à Edgar Morin, vous méritez mieux que moi ces identifications flatteuses.

Notre génération a connu un des plus grands bouleversements de l'histoire, une orientation nouvelle peut être équivalent à l'effondrement de l'empire romain, à la naissance trébuchante d'une civilisation aux multiples nations si l'on peut appeler nations ces groupes tribaux et querelleurs succédant à la pax romana dont le seul lien fragile fut le christianisme lui-même vacillant avec la crise arienne. Cette hérésie faillit faire basculer l'Europe naissante.

Votre génération a analysé notre vécu socio-politique et philosophique.

Votre père vous avait habitué vous et vos trois frères à ces analyses subtiles où l'histoire, la politique, la philosophie, les religions sont constamment sollicitées. Regard constant sur le passé, le présent, l'ailleurs concrétisé par votre participation à « l'Alliance Française » dont je fus aussi président départemental.

Ainsi vous observez le siècle passé :

- l'effondrement de l'Allemagne, de la Russie en 1918 bouleverse l'échiquier européen avec démocratiquement en Allemagne la montée du nazisme, par révolution sanglante en Russie avec l'établissement du communisme.

- le nouvel ordre européen sera celui de la terreur nazie ou stalinienne avec l'étranglement de toute liberté face à la lassitude des démocraties en mal d'éthique et non de droit.

- la guerre, aboutissement logique de la poudrière européenne, l'abandon de l'éphémère Société des Nations embrasent le monde.

- les crimes de guerre dérivent vers les crimes contre l'humanité sortis de l'esprit inventif de juristes voulant couvrir d'un voile pudique d'équité le « Vae victis » éternel. Chaque nation a sa part de responsabilité dans ces atteintes majeures à la dignité humaine comme le bombardement de Dresde ordonné par Winston Churchill, les bombes atomiques

sur le Japon par les Américains, la politique de la guerre froide gérée par Truman. Le monde sombrera-t-il vers sa destruction finale ? Les fusées intercontinentales, les charges nucléaires sont en quantité suffisantes pour détruire toute vie sur terre.

Comme vous le dites si bien : « La peur de part et d'autre avait été telle que l'on se promit de tout faire pour éviter désormais de se trouver face à l'irréparable précipice. La raison sous forme de dissuasion nucléaire l'emporte sur les tentations suicidaires ».

Vous rappelez cette remarque de Chou en Lai à l'époque premier ministre de Chine : « Les deux grandes puissances USA/URSS dorment dans le même lit mais ne font pas le même rêve ».

Jean XXIII, cet intuitif de génie sonne le coup d'envoi entre la période de « Vatican II » et celle de l'encyclique « Pacem in Terris », « La paix entre toutes les nations doit se fonder sur ces quatre piliers : la vérité, la liberté, la charité et la justice ».

Je vous comprends d'autant mieux, Monsieur, que j'étais présent lors de la réforme liturgique spontanée voulue par le pape, premier acte officieux de Vatican II : la participation des fidèles à la grand-messe pontificale à Saint Pierre de Rome, acte symbolique majeur montrant que l'église est un unique corps où chacun participe : hiérarchie, clercs et laïques dans la même recherche spirituelle et action tournée vers le monde.

Jean XXIII, connaissant l'opposition de la hiérarchie vaticane à la modification d'un rituel multiséculaire, lança le credo de Dumont en pleine messe pontificale de canonisation pensant que le petit groupe de trois cents français allait répondre à son coup d'envoi, ce qui fut fait, au grand dam du maestro chef de chœur de la Sixtine s'en arrachant les cheveux de désespoir.

L'Église de Rome «experte en humanité» a contribué à la détente par sa parole et par son exemple. Krouchtchev

mettra fin à la crise de Cuba le 15 juin 1963. John Kennedy prend la suite avec son discours sur la paix le 20 juin et l'installation d'un téléphone rouge direct entre Kremlin et Maison Blanche : chacun reconnaissant que le premier acte de la paix est de se parler.

Le 5 août, les dirigeants de T.U.R.S.S., des U.S.A., de la Grande-Bretagne signent un traité s'interdisant tout essai nucléaire pouvant être détecté hors de leurs frontières.

Le 22 novembre Kennedy propose à son homologue russe de Moscou d'aller ensemble sur la lune : c'est reconnaître l'entité terre face à la recherche et à la conquête cosmique.

Le 31 décembre 1963 Krouchtchev propose une renonciation générale à l'emploi de la force pour modifier les frontières existantes.

Soljenitsyne peut raconter le goulag avec l'appui de Maurice Thorez et la bénédiction de Moscou.

Vous saisissez, Monsieur, ces faits marquants, tournants dans la vie politique et sociale reliant pensées, actions et petits actes, comme un coffre que l'on ouvre après avoir trouvé son numéro secret.

Autre point fort : le traité de coopération franco-allemande signé à l'Elysée le 20 janvier 1963 montre la volonté d'indépendance de la France et de l'Allemagne, ainsi que la complicité progressive du chancelier Adenauer et du général de Gaulle : se connaître, entrer « en relation », mot-clef qui comprend relier, lier ensemble ainsi que relatif qui ajoute un minimum de distance entre les interlocuteurs, gardant chacun leur personnalité.

Vous touchez du doigt le sens chrétien du Verbe : se connaître, se parler, dialoguer, se reconnaître dans ce monde de « foule solitaire », de dialogue refusé, de conflit par manque d'écoute et méconnaissance de l'autre.

La Chine se détache de l'U.R.S.S. refusant le diktat d'un parti modèle et supérieur, celui de Moscou, dans le camp socialiste.

L'Iran à la suite d'une réforme agraire en 1963 provoque des émeutes organisées par les intégristes de l'Islam chiite. On ne pouvait prévoir, il y a 40 ans, les risques d'un chaos universel avec le heurt des pays de tradition musulmane et ceux d'influence chrétienne.

Vous pointez les débuts de la morosité française entre les soubresauts de la tragédie algérienne, les mouvements sociaux avec leurs grèves répétitives bloquant, aggravant leurs propres problèmes, tenant en otage pour des intérêts catégoriels, une France qui veut travailler, bouger, s'adapter. Ceci révèle de mieux en mieux les faiblesses d'un état à bout de souffle, incapable de se réformer, livré au pouvoir de la rue.

La société économique se modifie, avec d'abord une forte croissance économique et les débuts de la société de consommation, de la société de loisirs dont on ne perçoit pas encore les dangers.

Le secteur tertiaire domine progressivement le secteur primaire avec l'effondrement du monde agricole, facteur de sagesse, d'équilibre et de stabilité politique. L'information prend le pas sur la réflexion, radios, télévisions et autres médias.

André Malraux, malgré sa stature, ne peut imposer une culture dont les jeunes générations ne veulent plus : le passé, l'histoire, la philosophie, c'est un regard insupportable pour des hommes et des femmes qui se veulent libres.

La jeunesse de l'époque va glisser de la société de consommation à la société de contestation. Face aux loisirs, le travail n'est plus une valeur, la fidélité non plus.

Votre connaissance des pays de l'Est entre votre « Histoire de la dissidence en U.R.S.S. et les démocraties populaires de

la mort de Staline à 1981 », vos conférences sur «Les formes de dissidence en Europe de l'Est de 1953 à 1982», «Gorby or not Gorby» vous permettront de regarder lucidement un des plus grands échecs d'une idéologie politico- philosophique qui a fait trembler l'humanité. Espoir d'un côté, répression d'un autre côté, esclavage dans tous les cas.

L'émergence d'une société civile, le souffle d'abord discret puis de plus en plus fort de l'opinion publique modifie les données. Il y a des silences qui hurlent. L'opposition derrière le rideau de fer est le rejet d'un système : celui du refus des normes imposées.

Pratiquer sa religion devient un acte de foi et un acte politique. Une dissidence intellectuelle s'installe d'abord en ordre dispersé avant de se structurer et de s'unir.

Jean Paul II invite les fidèles à ne pas avoir peur et les gouvernements à «ouvrir les frontières des états, des systèmes économiques et politiques ».

L'opposition polonaise puissante est la seule à s'inscrire dans la durée. Le syndicat Solidarité et son président Lech Walesa, avec la complicité de l'église catholique polonaise porte un coup décisif à l'autorité soviétique et aux démocraties populaires.

Vous portez votre regard sur un personnage clef de l'histoire de l'U.R.S.S. et de la Russie : Gorbatchev, l'homme des réformes indispensables pour sauver le « socialisme réel » qui aboutit à l'effondrement du régime, de l'idéologie de l'union des républiques socialistes et soviétiques.

Vous avez compris, Monsieur, à l'exemple de Pierre Tucoo-Chala, qu'une biographie fait vivre l'action des personnes qui contribuent à faire l'histoire. Maître du Kremlin, Gorbatchev se lance dans la «Perestroïka» ou réforme et dans le «glanost» ou modernisation technocratique sans renoncer aux valeurs marxistes.

Misère physique et morale, pollution, ruine des infrastructures avec quarante millions de gens vivant au-dessous du seuil de pauvreté, demandent des réformes urgentes. Pour les Russes, la politique de Gorbatchev est un échec. Pour les occidentaux, c'est l'homme de la détente, de la fin de la guerre froide. L'effondrement de l'empire soviétique s'est déroulé relativement paisiblement.

L'importance de vos études et de vos activités ne me permettent pas de les analyser en un temps limité. Nous ne pouvons pas cependant négliger votre étude sur « Le traitement de la guerre d'Indochine Française par la IV^e république des Pyrénées ». Elle fera de vous l'animateur des congrès sur « Presse et histoire».

Vous analyserez, à travers ce journal palois, cette guerre mal comprise qui sonne le glas de l'empire colonial français et la montée du communisme en Asie, des conflits idéologiques Nord-Sud, de ces terres qui se boursoufflent de nationalismes exacerbés dont les fondements sont idéologiques, politiques ou religieux.

Une bouffée de poésie cependant surgit avec votre étude sur la grande Colette, écrivain majeur de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, la première femme libre et libérée de son époque. « Colette des villes » et « Colette des champs » montre votre goût pour la belle écriture, le velouté sensuel des phrases où le mot devient saveur, couleur et vie.

Votre étude magistrale sur « Les fondements de l'identité de l'Europe » clôturera cette présentation de l'homme tel que je vous vois : animateur, chercheur, érudit, ce maître qui malgré la maladie n'a jamais cessé d'être.

Pauvre « Europe » de la mythologie, fille du Proche-Orient, déportée en Crète par la volonté de Zeus, tu étais une idée, un idéal, qu'avons-nous fait de toi ?

Définir l'Europe, pensez-vous, est impossible. Sa genèse peut s'identifier : Athènes, Rome, Jérusalem pour ses mythes fondateurs.

Un triple lien la constitue : religieux, culturel, économico-politique.

- Religieux : le christianisme a forgé sa personnalité avec le monachisme surtout bénédictin et la gestion rationnelle du temps : les cloches, les beffrois, les campaniles, puis l'horloge parlante. Le temps concerne d'abord la vie monastique puis la vie des bourgeois, marchands et artisans.

- Economico-politique : révolution agricole due aux moines avec travail régulier, épargne, échanges qui permettent aussi de transmettre les valeurs morales, culturelles et religieuses en n'oubliant pas le brassage dû aux nombreux pèlerinages.

- L'art, le roman, le gothique, le classique, le baroque transcendent les peuples.

Le sacre de Reims sera aussi fédérateur que la fête de la fédération. La laïcité, si elle admet la religion, est une valeur européenne comprise dans l'évangile : « Rendez à César ce qui est à César ».

L'Europe est un espace culturel : Salerne, Padoue, Bologne, Salamanque, Coïmbra, Valence, Oxford, Montpellier, Paris sont des centres du savoir, d'ouverture d'esprit, de promotion sociale, de formation d'une élite intellectuelle qui cherche son autonomie scientifique en dehors des dogmes de l'Eglise.

La science moderne, la révolution industrielle et technique sont d'origine européenne.

Il y a continuité entre la philosophie antique, le christianisme, les droits de l'homme.

La définition de l'Europe pourrait être « Un ensemble de peuples où l'on respecte les droits de l'homme et des libertés, dont la vocation humaniste est reconnue partout ».

Votre culture, votre intelligence de faits essentiels font de vous, Monsieur, un philosophe chrétien certes, mais un « honnête homme » au sens du siècle de lumières.

Ce fut un plaisir de vous présenter à nos confrères et à nos amis.

Discours de remerciements de Monsieur Jean Chiamà, nouvel académicien

Vous avez, cher Monsieur Grimaldi, dressé un portrait avec une infinie sincérité, mais sans doute peut-il apparaître exagérément élogieux.

Pourtant, outre le plaisir de vous écouter et d'admirer la musique des mots, j'ai cru me reconnaître en votre vocabulaire : animateur, spiritualité, fragilité organique, respect de la langue française, valeurs morales, écoute, dialogue... J'accepte aussi, en rougissant, le très beau compliment d'« honnête homme ».

Je dois vous remercier d'avoir permis l'approche de cette cérémonie. C'est un double honneur pour moi : d'être accueilli au sein de cette prestigieuse assemblée, de vous avoir comme

parrain. Il est vrai, Monsieur, que nous avons des choses en commun : la Balagne des origines, une spiritualité certaine, une semblable perception des faits et des êtres, l'amour de la culture.

Ma reconnaissance va aussi à Monsieur le Président et à l'ensemble des membres titulaires de l'Académie : j'apprécie qu'ils m'aient accepté sans bien me connaître. Ceux qui sont mes proches savent que ce vers célèbre d'Apollinaire : « Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant » m'est très étranger, ayant par nature plaisir d'entrer seulement lorsque les portes sont ouvertes à mon intention.

Accueilli à l'Académie de Béarn, est-ce bien raisonnable pour Jean Chiama, Corse de Balagne depuis au moins qu'un autre Jean Chiama est venu de l'île de Capraia combattre et se distinguer dans la Marine de Pascal Paoli, né à Bordeaux, ayant fait en cette ville au passé universitaire de renom toutes mes études ou presque de l'école primaire Emile Combes à l'Université, en passant, par le lycée Montaigne ? Comme vous l'avez rappelé, Monsieur, mes conférences et mes écrits sont attirés par les relations internationales. Vous êtes-vous trompés, Mesdames et Messieurs ? Certes, j'ai exercé la presque totalité de ma carrière d'enseignant en Béarn où je me suis installé avec mon épouse pour ne plus le quitter. J'ai peut-être ainsi droit à des circonstances atténuantes, d'autant que de fidèles amis sont béarnais. Certes, et vous l'avez dit, Monsieur, c'est le Professeur Pierre Tucoo-Chala qui, avec sa verve et le récit de l'épopée de Gilgamesh me fait choisir l'Histoire plutôt que les Lettres. N'attendez pourtant pas de moi que je m'exprime, même un court instant, en langue béarnaise.

En réalité, j'ai compris que mon intégration au Béarn était réalisée lorsque après plus de dix ans de résidence en Béarn, me promenant en vallée d'Aspe, j'ai lu cette étonnante inscription sur le mur d'un fronton : « Aspois et Corses, même combat ». Cela suffit définitivement à ôter mes complexes,

pensant bien entendu que cette inscription m'était destinée ! De plus, je ne fais pas la confusion entre l'Académie du Béarn et l'Académie de Béarn.

Puisque vous avez commencé, Monsieur Grimaldi, à dépouiller ma vie, continuons un moment cette mise à nu introspective, en offrant d'autres chemins, d'autres facettes de moi-même.

L'enseignant que je suis ne peut que se passionner pour la question de la transmission. A travers mon itinéraire, je vais m'efforcer, en quelques phrases, d'éclairer mon parcours.

De la Corse, je retiens mes vacances de l'enfance dans ce village de Balagne auprès de ma grand-mère maternelle, la seule aïeule que j'ai eu la chance de voir. J'ai fait auprès d'elle et de quelques oncles et cousins, l'apprentissage de la vie, de la liberté surveillée, du goût, de la curiosité, des rencontres. C'est la Corse de tous les savoirs : des promenades à dos d'âne, de la cueillette au jardin, de la pêche à l'anguille, du repos sur la murette, de l'exquise saveur des figues de barbarie, des amandes et des olives. Mais la Balagne d'alors, trésor végétal, est celle aussi des femmes et des hommes infatigables travailleurs des champs, et souvent amateurs de chants religieux. Mes deux grands-pères ont animé la paroisse de Cassano et la confrérie de Saint Alban pendant des années. Des moments passés au milieu des villageois, je saisis vite l'humour particulier qui faisait dire à Dante : « Balanini, unti e fini » « Balanais, oints et subtils ». J'expérimente le « chiama e rispondi », sorte de jeu de mots où chacun doit montrer son sens de la répartie, mais aussi auprès d'un parent, le jeu de poker ! Une phrase m'est restée de cette époque au village : une cousine répétait cette prière, « Seigneur, nous vous en prions, aidez les riches ! Les pauvres eux, se débrouillent toujours ! »

Au village, travaillent après la deuxième guerre mondiale, trois frères « Russes blancs », exerçant l'honorable et fort utile activité de vannier. Tout en travaillant finement à

confectionner les paniers en osier, avec l'accent slave inimitable ils me content l'histoire de la Russie, chaque matin. J'ai le souvenir en particulier d'un schisme à l'intérieur de l'église orthodoxe russe au XVII^e siècle, au cours duquel prêtres et laïcs refusent pour une large part d'obéir aux autorités de l'Église pourtant soutenues par l'État qui veulent imposer un nouveau rite... C'est déjà la dissidence qui m'occupera quelques trente ans plus tard ; c'est aussi le premier mot de russe que je retiens : « raskol » pour désigner ce schisme (je n'ai pas progressé depuis en cette langue!).

Cette liberté que je découvre en pleine nature, je veux la faire partager : j'ouvre bien imprudemment, non la cage aux oiseaux, mais la porte de la soue... laissant échapper les trois porcs de la famille. Inutile de vous dire que mon goût de la liberté connaît alors quelques limites.

Dans ma Gironde natale, et surtout à Bordeaux, j'acquiers la prise de parole, l'apprentissage forcé de l'écriture, le sens de l'organisation, et l'idée que la personne doit s'affirmer à l'intérieur d'une collectivité. Trois lieux sont privilégiés et forment mon espace géographique dans le quartier Saint-Augustin : la famille, le patronage situé à deux cents mètres, l'école primaire laïque à six cents mètres. J'ai le grand bonheur d'appartenir à une famille très unie autour du père et surtout de la mère - le père militaire, n'est guère présent physiquement, mais représente la conscience morale - avec les quatre garçons. Tout est animé : des jeux inventifs jusqu'aux repas en famille où nous donnons notre point de vue sur la politique, le sport, le sermon du prêtre, l'école... Je dois fort jeune - entre sept et douze ans me séparent de mes aînés - commenter et discuter sur tous les sujets : quel merveilleux apprentissage ! Mon jugement personnel est pris très au sérieux, mes remarques aussi, mes réparties retenues. Je prends plaisir à faire les portraits de chacun, à imaginer ce que le père absent dirait. Un jour, alors que mon père est en permission, le sujet porte sur le saint patron, Saint Augustin.

J'ai sept à huit ans. Mon tour arrive de parler de ce grand philosophe! Ma réponse est brève, mais je crois bien perçue : « Je ne peux pas rester sec sur un Numide! » Je pense que le discours s'arrête là, mais jugez de l'effet! Depuis, j'ai retenu comme système de pensée la trilogie chère à ce philosophe : comprendre, vivre, être.

Mon père même absent, est présent dans ma vie. Une preuve tangible : je suis chargé de lui écrire une fois par semaine afin de raconter la semaine de la famille. J'ai droit à une lettre corrigée en retour à l'encre rouge : orthographe, syntaxe, vocabulaire, impression d'ensemble... Tout y passe, et je suis heureux de recevoir une flatteuse appréciation : c'est un peu moins mal que d'habitude! Ma mère, n'a jamais été ou si peu à l'école devant travailler aux champs bien rudement ! Pourtant, elle nous pousse à aimer l'école et est à la base de notre parcours.

Du patronage, m'est transmis cette soif de liberté et d'indépendance qui ne me quitte pas. Nous pouvons nous y rendre à tout moment, jouer à la pelote basque ou aux dominos, pratiquer le football sur le terrain de basket avec une balle de tennis — les parties se terminent sur des scores 14 à 13 par exemple!- ou ne rien faire, rêver, s'isoler, écrire... L'enfance est respectée, et nous n'avons pas besoin d'animateurs pour nous diriger. J'aime aussi monter sur les planches à l'occasion des kermesses paroissiales, m'engager au catéchisme où je fais réciter les autres de mon âge. Mon amour de l'inter-génération vient de ces moments de rencontres avec les plus âgés, voire les très âgés. Un de mes plus beaux Noël survient lorsque « petit chanteur », nous partageons cette veillée avec les malades et vieillards de l'hôpital hospice de Pellegrin.

L'école ! J'y entre tardivement - j'ai sept ans - mais je suis heureux. Apprendre, et apprendre à vouloir, quel bonheur ! Les instituteurs sont sévères, parfois verbalement très durs : « Je ne sais pas si je vais pouvoir présenter un candidat au

concours d'entrée en sixième, tellement vous êtes mauvais ! ». Mais, cette ambiance de copains où je suis reconnu me ravit. Une fois, la seule fois de ma vie, pendant la récréation, j'ai recours aux poings, un élève m'importunant : quelle surprise pour cet admirable instituteur de constater les dégâts : un élève à terre, presque « knock down », et moi, n'ayant que ce mot absurde à prononcer : « Il m'embêtait ! » Surprise, car je n'aime pas me battre, tout en aimant être respecté, je ne suis pas particulièrement imposant physiquement (déjà maladif et un peu chétif)... Le résultat, c'est que plus jamais je ne fus importuné, et même, mes copains et les autres ont dès lors une flatteuse opinion de moi. Je suis bien à l'école, j'apprends à écrire, à compter, à parfaire la lecture, à faire des phrases, à faire des dictées, à jouer avec les autres. Mon penchant pour la diction à haute voix date de l'école primaire : nous lisons beaucoup, à haute voix et l'instituteur s'incline souvent face à la ferveur populaire. Qui doit-il faire lire ? Et tous comme en écho, de me désigner ! Parfois, il ne cède pas et en appelle un autre, mais c'est la bouderie dans la classe. Je comprends et vous comprenez que j'affectionne de parler en public. J'ai depuis un immense respect pour ces maîtres qui surent détecter les talents et suivre le parcours des élèves en les conseillant à tout moment.

Au lycée, c'est-à-dire après un impressionnant concours d'entrée en sixième où seuls les mieux classés sont destinés au lycée Michel Montaigne, ce sont des années de joie que je n'oublie pas. Sur le plan scientifique, côtoyer un professeur en classe de 6e qui enseigne aussi en classe préparatoire, quelle chance ! Certes, comme chacun d'entre vous, j'ai retenu surtout l'enseignement de quelques professeurs, dont deux surtout : un d'Espagnol, l'autre de Philosophie. Très différents, ils m'ont transmis ce dont je me suis efforcé d'être à mon tour comme professeur : le premier, la disponibilité - pendant les vacances d'été, à sa demande il corrige les devoirs qu'on veut bien lui soumettre -, le deuxième, sa culture - nous

savons avant les autres les analyses philosophiques parues dans des revues spécialisées de France, des Etats-Unis et d'ailleurs.

Mais les occupations ne sont pas que livresques : je suis un organisateur, tout au long de mes années de lycée, de paris sportifs, de chahuts, de tournois de rami au café voisin. Je suis en 6^e, et le professeur de gymnastique me demande de l'aider en séance de sports : toute l'année, je suis son assistant, en m'occupant surtout du football : je deviens à 11 ans probablement le plus jeune sélectionneur de France et peut-être du monde ! Je donne le sourire aux autres, et cela me reste.

Quel bonheur de pouvoir organiser sa semaine, avec des emplois du temps variables selon les jours, d'avancer dans son travail, de passer des heures sur une version latine ou une dissertation, de préparer les tournois ou les grilles de pronostics !

Les résultats scolaires sont très variables : excellents ou très mauvais. Cela dépend de ma santé certes, mais aussi de la perception que j'ai du professeur (je suis pour lui d'une grande exigence, et s'il ne remplit pas mes critères d'excellence, je ne fournis guère d'efforts!). Professeur à mon tour, je sais l'élève que j'ai été et j'en tiens compte. En réalité, j'ai mis toujours davantage d'énergie pour les autres que pour moi-même.

En revanche, je n'ai aucun bon souvenir des examens. Ces épreuves sont pour moi des épreuves. Deux exemples : je suis ajourné à la première partie du baccalauréat, n'ayant pas pu entrer, le premier jour, dans la salle d'un lycée que je ne connais pas, mon nom ayant été mal orthographié : un « g » à la place du « c ». Lors de l'oral de la deuxième partie du baccalauréat, en histoire et géographie, le professeur est très satisfait de mes connaissances, mais il déplore ne pas pouvoir mettre plus que la moyenne à cause d'une appréciation peu favorable sur le livret scolaire. Pour l'épreuve de philosophie,

une partie est réservée à une explication d'un texte sur document : je suis sans doute le seul lycéen à ne pas avoir droit au texte, avec cette remarque du professeur : « Je vais voir de quoi vous êtes capable, puisque vous avez eu la meilleure note à l'écrit de l'académie! »

J'ai moins de souvenirs de l'Université. Il est vrai que surveillant, je ne suis qu'un étudiant à temps partiel, mais je n'ai pas retrouvé l'ambiance qui me plaisait tant à l'école et au lycée. Pourtant, une note insolite : lors de l'année de Propédeutique lettres, le professeur de Lettres, sachant que j'éprouve quelques difficultés à me replonger dans l'étude de la langue espagnole, me dispense-nous sommes au mois de février - des cours de lettres : « Vous n'en avez pas besoin », pour donner plus de temps à l'espagnol. Je tiens pourtant à mettre dans mon panthéon personnel, deux grands maîtres : Georges Dupeux qui allie humanité et science et c'est lui qui m'entraîne vers l'histoire contemporaine ; Albert Mabileau en Droit constitutionnel, professeur peu souriant, sévère mais juste et de grand talent. Je lui suis redevable de mon attrait pour l'étude politique et des institutions comparées.

C'est en Béarn que j'exerce ma vie professionnelle. Je passe rudement de surveillant, maître d'internat, à professeur. Au lycée Louis Barthou, nous formons, nous les surveillants, un groupe très nombreux - plus de trente-sous l'autorité du Censeur des études. J'ai admiré la pédagogie de cet homme : bourru, faisant trembler élèves et professeurs, mais généreux, sachant relativiser les situations. Il aime également tous ceux qui travaillent au lycée, du professeur agrégé à l'agent de service. Il exerce son autorité sur tous y compris auprès des instances rectorales, défendant avec force son personnel. Il nous inculque, dès notre arrivée comme surveillant, le sens du devoir bien fait, la rigueur, mais aussi sait que nous sommes censés faire des études supérieures, souvent à Bordeaux : c'est pourquoi, il y a dans son bureau

deux emplois du temps des surveillants, l'un est pour les officiels, l'autre, allégé, est à usage interne. Nous participons à la mise en place de ce dernier emploi du temps, à la condition qu'il n'y ait jamais de ratage. Je remarque, retrouvant chaque année les copains pions après plus de quarante ans, qu'ils ont montré pendant leur carrière respective un égal sens de l'organisation.

Nous sommes déjà préparés à remplir une mission, et devenu professeur pour remplacer un titulaire malade, au pied levé, du soir au lendemain, j'ai l'impression d'être prêt.

C'est tout ce qui m'a été transmis que je m'efforce pendant mes longues années de carrière de reprendre à mon compte. La disponibilité : le guichet d'un professeur ne ferme pas à 17 heures, le sens de la justice, l'exemplarité, le goût du travail bien fait, vouloir toujours mieux faire, le recours aux bonnes répliques, saisir le trait inattendu, manier le beau langage et faire apprendre et comprendre chaque jour des mots nouveaux aux élèves, avoir le bon geste, le bon sens, la bonne et prompte réaction. Élever l'élève à chaque instant. Lui permettre d'avoir cette culture générale indispensable ne serait-ce que pour savoir que Corneille et Raphaël ne sont pas que des chanteurs à la mode, alliant aussi le nécessaire mariage des cosinus et des alexandrins !

Le débat : transmission des savoirs savants ou des valeurs est un faux débat, à mon sens. Le professeur ne peut transmettre la science que si l'élève est réceptif. Il faut parfois commencer par des choses simples : apprendre à dire bonjour, à ne s'asseoir que lorsque le professeur le dit, à faire respirer les élèves après un devoir de deux heures... C'est parce que le professeur a beaucoup de considération pour l'élève qu'il lui demande effort, tenue, travail. Ce n'est qu'une fois l'effort assimilé que l'enfant connaît le réconfort et le plaisir. Le professeur doit à la fois enseigner et éduquer. L'élève est fier d'avoir appris, de faire des progrès : plus il connaît de difficultés familiales, sociales, plus l'exigence d'un savoir est

déterminant. Dans mes salles de classe, j'ai l'habitude d'avoir des panneaux d'affichage où j'écris des citations d'auteurs célèbres ou moins connus, y compris de moi-même. Il arrive qu'une phrase pertinente d'un élève puisse y figurer. Lors de mon dernier cours public, avec une classe de 4^e, j'ai la surprise de voir des élèves se disputer les morceaux de papier « canson » sur lequel ces citations sont écrites, afin de les emporter. Une de mes citations favorites est : « N'entrent ici que des amis », c'est d'ailleurs l'occasion de présenter ainsi à mes élèves un inspecteur qui vient d'entrer dans la salle de classe alors que le cours est commencé.

Aux professeurs stagiaires qui me sont alors confiés, je dis invariablement que la première exigence est de regarder et d'observer les élèves, leurs comportements, et j'ajoute : « Il faut que dans un mois, vous sachiez à quel moment, tel élève va éternuer ! »

Bien des attitudes, des faits de classe, ne peuvent pas être enseignés, appris. De mémoire, je fais appel à mon parcours et j'extrahis deux moments. Au lycée Louis Barthou à Pau, au milieu d'un public très brillant, il y a un surdoué, extraordinaire surdoué, connaissant déjà tous ses classiques et se passionnant pour la jurisprudence. Brillant dans toutes les disciplines, il donne des complexes aux excellents élèves. Au début du deuxième trimestre, je donne un commentaire de texte en histoire particulièrement difficile, très au-dessus du bon niveau d'une classe de seconde. Le surdoué commet une erreur en faisant porter l'erreur sur l'auteur du récit (en la circonstance François-René de

Chateaubriand). Je lui en fais la remarque, mais il fait à titre personnel des recherches, voulant vérifier. Il convient, vexé qu'il a effectivement commis une erreur, et depuis ce jour, je suis par lui considéré comme un professeur surdoué.

Autre exemple, très différent. Au collège Simin Palay de Lescar, je vois arriver avec des béquilles, un jeune garçon d'une classe de 3^e. Je tente un coup de bluff. Je sais que ses

origines sont portugaises, que nous ne sommes pas en période de sports d'hiver. Je tente alors cette interrogation qui se veut une affirmation : « Vous avez eu cette blessure lors d'une rencontre de football ? » « Oui » répond-t-il, surpris. Je continue, jugeant le poste qu'il peut tenir dans l'équipe, compte tenu du poids et de la taille : « C'est en taclant l'adversaire ? ». Sa surprise est encore plus grande : « Oui, Monsieur ». Je me lève alors, face à un public médusé, et je mime la scène lui montrant comment il faut s'y prendre pour ne pas se blesser !

Le métier de professeur est difficile, ingrat. La société demande trop sans doute. Mais le professeur doit être exigeant avec lui-même et avec les autres. Exigeant parce qu'il aime son métier, parce qu'il aime les élèves, parce qu'il veut les rendre fiers. Je n'aime pas les perles extraites, dit-on de divers examens. Je préfère la réussite. « Sol lucet omnibus » (« le soleil brille pour tous »). Savoir reconnaître les différents talents, les mettre en valeur, c'est pour cela que nous exerçons cette noble mission. Considérer l'élève mais aussi la personne et ne jamais lui mentir. Je déteste la démagogie. Permettez-moi un autre récit de vie dans les classes. Une élève en classe de 4^e est « mal dans sa peau », ne dort pas ou fort mal, ne réussit pas à l'école à sa juste valeur malgré ses efforts. Comme je le faisais avant de commencer chaque cours, je déambule à travers la classe, disant bonjour, ajoutant un mot à chacun, je remarque alors l'éclat particulier de cette jeune fille, brune portant un pull visiblement tricoté avec les mains d'une grand-mère, de couleur blanche, qui lui allait à ravir. Je lui fais part de mon observation en la félicitant... Tout a changé pour elle !

Tant qu'une petite lumière scintillera encore dans ma vie, j'espère continuer, comme je le fais avec mes amis de l'AMOPA, où, à travers les concours littéraires de langue française, nous nous efforçons d'apporter quelques instants de bonheur à des élèves qui sont parfois en difficulté sociale, parfois en difficulté familiale, parfois en difficulté scolaire,

mais qui, avec leurs professeurs, ont accepté d'écrire, accepté le maniement des mots, accepté de concourir, accepté l'effort gratuit.

Les jeunes ont des devoirs et il convient de leur rappeler sans cesse, mais aussi des droits sur nous : que leur avons-nous appris ? Que leur avons-nous laissé ? Le pire crime qu'on pourrait nous reprocher, c'est celui de non-assistance à enfants en danger. « Les seniors sont l'avenir de la société », au sens où nous devons transmettre. Ne perdons pas de vue cet impérieuse obligation.

Est-il possible de ne pas désespérer aujourd'hui ?

Écoutons cet auteur : « Je n'ai plus aucun espoir pour l'avenir de notre pays si la jeunesse d'aujourd'hui prend le commandement demain, parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible. Notre monde atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. » Cet auteur, vous l'avez reconnu vivait au VIII^e siècle avant Jésus-Christ : c'est un poète grec, Hésiode.

Je n'ai pas envie de désespérer, retenant surtout ce qui est positif.

« On ne vieillit vraiment que lorsqu'on ne sait plus découvrir de nouvelles raisons de s'intéresser à ce qui nous entoure ». De qui est-ce ? Elle est italienne, actrice de cinéma quelques rôles au hasard pour vous éclairer : « Deux nuits avec Cléopâtre », « La Ciociara », « Prêt-à-porter », « La comtesse de Hong-Kong »... J'adhère à cette conviction.

Étant un amateur des « brèves » de rue, je vous narre cet instant de vie. Un jour récent, me dirigeant à pas lents comme l'impose mon âge, dans la ville de Pau, j'entends les pas rapides d'une personne se trouvant derrière moi. Le trottoir n'étant pas large, je m'arrête pour la laisser passer, et m'adressant à elle en ces termes : « passez, car vous marchez plus vite que moi à votre âge ». Ce jeune homme, grand et élégant, en me dépassant, a cette réponse admirable : « Je ne

marche pas plus vite, mais j'ai de plus longues jambes ». Comment voulez-vous que je désespère ?

J'ai toujours aimé communiquer, convaincre, convertir, sans être directif. J'ai pris plaisir ce jour à communiquer et je ne demande pas davantage.

Pourtant, Monsieur le Président, je vous prie d'accepter déjà une faveur. Je vous demande de ne pas craindre ce qui est écrit dans un article paru dans un journal local, il y a sept ans environ, relatant mon élection dans une association, au titre de « vide-président. » Je veux vous le dire avec force et solennité : je n'ai aucun goût pour cette fonction imaginée, et je vous supplie de n'accorder aucun crédit à ce qui n'était qu'une coquille typographique, coquille bien entendu vide de sens. Je vous remercie, Monsieur le Président, et sachez, Mesdames et Messieurs, que j'ai admiré l'écoute indulgente et l'attention que vous avez manifestées, comme les excellents élèves que vous fûtes, mais je n'avais pas l'intention ni l'outrecuidance d'adopter un ton professoral.

J'ai une pensée émue pour les morts de ma famille qui doivent être heureux de m'entendre, eux à qui je dois tout. J'exprime en secret aussi une autre intention vis-à-vis d'anciens élèves morts prématurément (12 à ma connaissance) et que j'ai tant aimés !

